

Robert Muchamore



OPÉRATION U-BOOT

CHERUB - *les origines*

Extrait de la publication



04. OPÉRATION U-BOOT

Printemps 1941. Assaillie par l'armée nazie, la Grande-Bretagne ne peut compter que sur ses alliés américains pour obtenir armes et vivres. Mais les cargos sont des proies faciles pour les sous-marins allemands, les terribles U-Boots.

Charles Henderson et ses jeunes recrues partent à Lorient avec l'objectif de détruire la principale base de sous-marins allemands. Si leur mission échoue, la résistance britannique vit sans doute ses dernières heures...

POUR RAISON D'ÉTAT, CES AGENTS N'EXISTENT PAS.

www.hendersonsboys.fr



Entrez dans la communauté CHÉROUB
www.cherubcampus.fr

Opération U-Boot

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *Grey Wolves*
© Robert Muchamore 2011 pour le texte.

ISBN 978-2-203-07751-5
N.10EJDN000855.N001

© Casterman 2011 pour l'édition française
Achevé d'imprimer en février 2013 en Italie par la NIAG. Dépôt légal : octobre 2011 ; D. 2011/0053/27

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

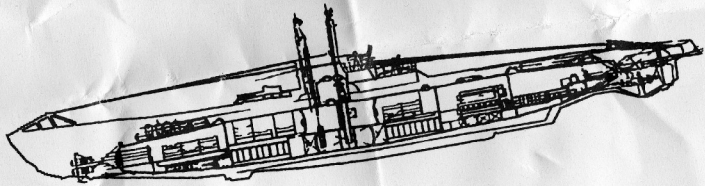
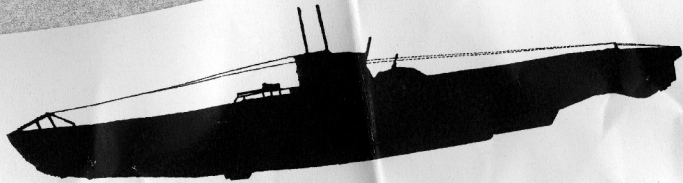
OPÉRATION U-BOOT

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman

Extrait de la publication







FRANCE OCCIDENTALE, AVRIL 1941



U-BOOT TYPE VII-C



SCHNELLBOOT (MADELEINE II)

-  FRONTIÈRE
-  RIVIÈRE/FLEUVE
-  MER/LAC
-  TRAJET DU MADELEINE II
-  SCHNELLBOOT
-  BASES U-BOOT

Océan
ATLANTIQUE



PREMIÈRE PARTIE

« La seule chose qui m’effraya réellement au cours de la guerre, ce fut la menace sous-marine. »

WINSTON CHURCHILL,

Premier Ministre britannique de 1940 à 1945

À l’été 1940, l’armée allemande fond sur l’Europe de l’Ouest, conquérant la France, les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg en à peine deux mois. Hitler concentre ses efforts sur la Grande-Bretagne, mais la Royal Air Force démontre sa supériorité lors de la bataille d’Angleterre et le contraint à renoncer à tout projet d’invasion.

Il applique alors la stratégie de l’asphyxie : les villes anglaises et leurs fragiles lignes de ravitaillement sont systématiquement bombardées. Désormais privé d’allié sur le sol européen, le sort du Royaume-Uni repose sur le pétrole, les armes et les denrées alimentaires importées par bateau des États-Unis et du Canada. Mais ces bâtiments, lents et délicats à manœuvrer, constituent des cibles faciles pour les sous-marins allemands, plus connus sous la dénomination U-Boot.

En avril 1941, plus de neuf cents tankers et cargos ont été envoyés par le fond. Les chantiers navals britanniques se révèlent incapables de pallier cette hécatombe.

Si l’action meurtrière des U-Boot n’est pas mise à mal, le peuple du Royaume-Uni sera condamné à mourir de faim.

CHAPITRE PREMIER

DIMANCHE 20 AVRIL 1941

Au cours de sa préparation, Marc Kilgour avait sauté d'un avion, sillonné la campagne aux commandes d'une vieille moto de marque Triumph, abattu des mannequins garnis de paille à l'aide d'un fusil à lunette, étudié les procédures de pose des mines limpets sur la coque d'un bateau, appris à subsister en pleine nature en ne se nourrissant que de baies sauvages et de chair d'écureuil, farci des rats crevés de dynamite, nagé dans des lacs gelés et effectué tant d'exercices de musculation que son corps avait atteint les limites de ce que l'on pouvait attendre d'un adolescent de quatorze ans.

Mais il n'était plus à l'entraînement, et tous ces efforts seraient réduits à néant s'il perdait les pédales. Accroupi dans le canoë à deux places devant le capitaine Charles Henderson, trempé jusqu'au nombril, une rame posée sur les cuisses, il sentait la peur lui nouer les tripes.

Il était vingt-trois heures cinquante. La nuit sans lune offrait les conditions d'un débarquement clandestin. La mer était calme et le froid cinglant. Tout n'était que ténèbres autour de l'embarcation. Ses passagers ignoraient s'ils se trouvaient à cent mètres ou à un kilomètre du rivage.

Ils s'étaient longuement préparés à être parachutés en France occupée, mais la Royal Air Force avait refusé de mettre l'un de ses précieux bombardiers à la disposition de l'unité

d'infiltration. Nullement découragé, Henderson avait supplié l'un de ses supérieurs de la Royal Navy de le débarquer à bord d'un torpilleur rapide. Sans plus de succès.

En désespoir de cause, ils avaient effectué les deux jours de traversée depuis Porth Navas, au pays de Galles, à bord du *Madeleine*, un antique bateau à vapeur français conçu pour la navigation fluviale. Leur canoë, une embarcation de loisir, avait passé plusieurs années suspendue au plafond d'un bazar de Cambridge avant qu'Henderson ne raccommode sa coque en tissu à l'aide de colle de poisson et de pièces découpées dans une bâche à charbon.

Leur équipement n'était pas en meilleur état. La vieille radio fonctionnait par intermittence. Deux fois plus pesante que les modèles les plus récents, elle alourdissait dangereusement le canoë et mettait en danger le reste du matériel. Henderson avait protesté auprès de sa hiérarchie, mais la Grande-Bretagne se battait seule contre l'empire nazi. Comme de nombreuses unités, CHERUB souffrait de la pénurie générale.

— Tes nerfs tiennent le coup, fiston ? demanda-t-il en manipulant sa pagaie.

— À peu près, répondit Marc.

En vérité, seule la présence de son supérieur le dissuadait de céder à la panique. Certes, Henderson n'était pas un exemple : c'était un ivrogne, un coureur de jupons, un individu colérique qui se moquait ouvertement de la hiérarchie. Mais certains hommes, quels que soient leurs défauts, peuvent se transformer en génies, confrontés à un ballon de football ou à un problème mathématique. Henderson, lui, était un as de l'espionnage. Il était froid, méthodique, parlait parfaitement les cinq principales langues européennes, en maîtrisait de nombreux accents régionaux et n'avait pas son pareil pour concevoir des opérations aussi efficaces que sophistiquées.

— Est-ce que tu vois quelque chose ? demanda Henderson. Marc plissa les yeux en vain.

— Si ça se trouve, la marée descendante nous entraîne vers le large. D'ailleurs, comment savoir si nous ramons dans la bonne direction ? On ne devrait pas consulter la boussole ?

Henderson étouffa un éclat de rire.

— À croire que tu n'as pas confiance en mes qualités de navigateur ! Écoute les mouettes. Leurs cris sont-ils plus ou moins forts à mesure que nous nous déplaçons ?

— Plus forts, répondit Marc, réalisant que les oiseaux marins se rassemblaient en colonies sur les côtes.

Il se sentait un peu idiot : certes, ils ramaient dans le noir absolu, mais Henderson savait ce qu'il faisait. Il s'orientait grâce à ses autres sens.

— On n'apprend pas aux vieux singes à faire la grimace, n'est-ce pas ? plaisanta Marc.

Une masse sombre apparut devant la proue. Marc positionna sa rame en avant afin d'amortir le choc de la coque contre les rochers qui affleuraient à la surface. Le canoë se bascula à bâbord au contact des récifs constellés de bernacles. Henderson se pencha à droite pour compenser ce déséquilibre, mais la coque embarqua une grande quantité d'eau de mer.

Marc jeta sa pagaie à ses pieds, s'empara d'une vieille boîte de peinture en fer-blanc et commença à écoper.

Henderson, à l'aide de sa rame, s'escrimait à écarter le canoë de l'écueil. Hélas, la proue y était fermement ancrée. Marc eut beau redoubler d'efforts, la coque continua à se remplir. Aucune vague n'ayant frappé l'embarcation depuis plusieurs minutes, ses deux occupants comprirent de quoi il retournait.

— Nous prenons l'eau, dit Marc en s'efforçant de maîtriser les tremblements de sa voix.

La poupe du canoë se souleva lorsque Henderson sauta sur le rocher le plus proche. Il espérait que cette manœuvre rétablirait l'assiette, mais le transfert de charge provoqua un afflux

d'eau vers la proue. Emportée par les flots, la lourde valise contenant la radio frappa Marc au milieu du dos.

L'avant de l'embarcation plongea et une poutrelle métallique creva la coque. Marc donna un coup de talon afin de remonter à la surface lorsque le bateau heurta le fond sablonneux, à environ deux mètres de profondeur. Il en déduisit que le rivage était tout proche, mais son soulagement fut de courte durée. L'un de ses pieds se prit dans un fil de fer barbelé.

Il fit la grimace et étouffa un hurlement. Henderson, qui était parvenu à transborder deux valises et un sac à dos sur le rocher, réalisa que son coéquipier était en difficulté. Au premier coup d'œil, il reconnut le morceau de métal qui saillait de la coque : c'était un croisillon antichar, trois courtes sections de rail assemblées en trépied afin de prévenir le débarquement des blindés et des véhicules amphibies.

C'était une découverte inattendue : Henderson avait choisi une plage bordée d'une petite falaise qu'aucun tank ne pouvait franchir. Soit les Allemands avaient installé ces ouvrages défensifs par excès de zèle, soit il s'était trompé d'objectif.

Mais l'heure n'était pas aux réflexions stratégiques. Pour le moment, Marc, agrippé au croisillon, semblait avoir le plus grand mal à se maintenir à flot. Terrorisé, il essaya de dégager sa jambe, mais des pointes métalliques s'enfoncèrent dans la toile de sa chaussure de sport.

— Pour l'amour de Dieu, arrête de gigoter, avertit Henderson en s'agenouillant sur le rocher. Ce dispositif est peut-être relié à des explosifs.

Marc n'avait pas envisagé cette possibilité.

— Hein ? s'étrangla-t-il. Ils ont l'habitude de piéger leurs défenses ?

— Vois le bon côté des choses. Si tu déclenches une mine antichar, ni toi ni moi ne le saurons jamais. Maintenant, souève ta jambe *lentement*. Aussi haut que possible, sans tendre le câble.

Henderson disposait d'une paire de pinces coupantes suspendue à la ceinture, à côté de son étui à pistolet et de sa lampe torche. Marc leva le genou vers sa poitrine. Son coéquipier le rejoignit, glissa une main le long de sa jambe immergée, puis coupa le fil de fer en deux endroits, n'en laissant qu'une courte section entortillée autour de sa cheville.

Lorsque Henderson l'eut traîné jusqu'à la partie la plus plane du rocher, Marc prit deux profondes inspirations avant de rouler sur le dos et d'étudier les deux pointes acérées plantées dans son cou-de-pied.

— Tu pèses des tonnes, haleta son complice.

Marc mit un genou à terre, serra les dents et arracha le morceau de barbelé. Tandis que sa chaussette se gorgeait de sang, il posa son pied blessé et y transféra prudemment le poids de son corps.

— Tu peux marcher ?

— Ça fait mal, mais c'est supportable.

Henderson souleva le canoë afin de le dégager du croisillon antichar. Au même instant, une vague balaya le rocher, déséquilibrant l'une des valises qui avaient réchappé du naufrage. Marc se mit à quatre pattes et la retint par la poignée.

— Où est le transmetteur ? demanda-t-il.

— À la flotte.

— Cela vaut-il la peine de le repêcher ?

— Pas après un bain dans l'eau de mer, répondit Henderson en lestant le canoë à l'aide de pierres. Je vais couler le canot. Les Allemands le découvriront lorsque la mer se retirera, mais on sera déjà loin, pourvu que ton pied tienne le coup.

En théorie, les deux espions auraient dû débarquer sur un rivage faiblement protégé, enterrer leur embarcation, puis l'exhumer à l'issue de leur mission, mais ce plan était désormais obsolète.

— On dirait que ces rochers forment une digue naturelle qui s'étend jusqu'à la plage, fit observer Henderson en remettant

les pinces coupantes à son coéquipier. Prends une valise, avance et ouvre l'œil. L'endroit pourrait bien grouiller de barbelés.

Marc souffrait le martyr, mais l'instructeur Takada lui avait enseigné plusieurs techniques permettant de contrôler la douleur. Il pensa aux innombrables malades qui avaient subi stoïquement des opérations chirurgicales avant l'invention de l'anesthésie. Sa blessure n'était rien en comparaison des souffrances que ces malheureux avaient endurées.

Par endroits, l'alignement de rochers disparaissait sous la surface, et Marc dut patauger dans l'eau salée jusqu'aux genoux. Il tenait la valise devant lui, de façon à protéger ses jambes d'éventuels obstacles immergés.

Enfin, ses tennis s'enfoncèrent dans le sable humide. La plage était peut-être truffée de mines antipersonnel, mais l'obscurité ne permettait pas de s'en assurer. Il n'y avait en la matière qu'une seule stratégie à adopter : croiser les doigts.

— Reste baissé, avertit Henderson lorsqu'il eut à son tour gagné le rivage, chargé du sac à dos et de la seconde valise.

Les deux espions se mirent à couvert derrière une dune, puis Henderson scruta les environs à l'aide d'une paire de jumelles.

— Vous apercevez quelque chose ? demanda Marc.

— Rien. Pas assez de lumière. Le côté positif, c'est que si on ne peut pas les voir, ils ne peuvent pas nous voir non plus.

Soudain, à la faveur d'un changement de direction du vent, des rires et des chants parvinrent à leurs oreilles.

— On ne ferait pas mieux de déguerpir ? s'inquiéta Marc.

Du doigt, Henderson suivit la ligne d'horizon.

— S'ils ont installé des défenses antichars sur cette plage, il doit aussi y avoir un abri ou un bunker dans les parages. Je ne bougerai pas d'ici tant que je ne saurai pas précisément où il se trouve.

Ces propos étaient frappés au coin du bon sens, mais Marc

avait froid, et sa blessure le tourmentait. Quatre minutes s'écoulèrent avant qu'il ne se mette à gémir comme un enfant.

— Allez quoi, on y va...

— Le soleil ne se lève que dans quatre heures, mais tôt ou tard, nous finirons bien par entendre une porte claquer ou voir une sentinelle allumer une cigarette. En attendant...

Henderson se tut. Il venait d'apercevoir de la lumière : la lanterne chancelante d'une bicyclette, éclairant une route, au-delà des buissons, puis soulignant la silhouette de deux petits bunkers de forme circulaire qui émergeaient de la végétation.

CHAPITRE DEUX

Marc et Henderson étaient trempés et frigorifiés. Le sable collait à leurs vêtements, s'infiltrait par tous les interstices. En cinq minutes, ils avaient prudemment parcouru en rampant les soixante-dix mètres qui les séparaient des taillis.

Ils pouvaient désormais apercevoir le toit triangulaire d'une vaste habitation. Ils tendirent l'oreille. À en juger par leur accent distingué, les Allemands qui y festoyaient faisaient partie de l'état-major. Henderson et son coéquipier ne s'étaient pas seulement trompés de plage : ils étaient tombés sur un nid d'officiers nazis.

Cette constatation soulevait une foule de questions. Les deux casemates situées à une dizaine de mètres de leur position étaient-elles occupées ? Pourraient-ils rejoindre la route ou avaient-ils atterri dans une zone sécurisée ceinte d'une clôture électrifiée ? Et s'ils parvenaient à se sortir de ce guêpier, à quelle distance se trouvaient-ils de l'objectif prévu par le plan initial ?

Les bunkers trapus constituaient leur premier sujet d'inquiétude. Ces casemates de béton à l'épreuve des bombes étaient équipées d'une épaisse porte blindée. Une longue meurtrière horizontale placée face à la mer permettait aux soldats de mitrailler n'importe quel point de la plage.

Henderson ordonna à Marc de rester en retrait avec le matériel puis progressa lentement dans la végétation. Alors, un coup de feu claqua.

Une nuée d'oiseaux blancs s'éparpilla en piaillant. Convaincu qu'une sentinelle avait détecté sa présence, il sortit son pistolet de son étui. En levant la tête, il ne détecta aucun signe d'activité à l'intérieur des casemates. Il patienta quelques secondes, s'attendant à tout instant à voir un détachement de soldats se précipiter dans sa direction.

Plusieurs détonations se firent entendre.

— Tu ne sais pas tirer ! cria un homme en allemand.

— Il fait noir, répliqua son collègue. Je n'y vois rien.

Une volée de balles déchira les cieux. Quelques instants plus tard, une mouette s'écrasa lourdement sur le sol. Les soldats poussèrent des cris enthousiastes.

— Une autre cartouche, vite.

— Va te faire foutre. C'est mon tour. Passe-moi le fusil.

En espionnant ces échanges, Henderson conclut que le groupe était composé de sept officiers, tous dans un état d'ébriété très avancé. Ils restaient masqués par la végétation, mais il comprit que l'individu qui venait de s'exprimer était le plus haut gradé du détachement.

— Je vais vous montrer, moi, comment tire un Prussien digne de ce nom.

D'autres coups de feu résonnèrent, puis on entendit une formidable décharge de fusil à pompe, accompagnée d'un éclair orangé. Constatant qu'aucun oiseau n'avait été touché, les officiers éclatèrent de rire.

— Il a lâché le fusil ! fit une voix juvénile. Il est tellement beurré qu'il a lâché le fusil !

— Comme oses-tu ? Je suis ton supérieur. Tu tiens vraiment à passer la semaine à briquer la caserne avec une brosse à dents ?

Pour appuyer sa menace, l'homme pointa son arme vers le ciel et enfonça une nouvelle fois la détente.

Au même instant, la porte de l'une des casemates située à trois mètres d'Henderson grinça, puis un homme gras, au torse

velu, en sortit d'un pas mal assuré. Il était pieds nus et tenait son pantalon pour éviter qu'il ne tombe sur ses chevilles.

— Vous ne pouvez pas la mettre en veilleuse, bande de tor-dus ? Ce chahut a assez duré. J'ai mieux à faire. Cette petite catin se débat comme une diablesse.

— Capitaine Gerhardt ! lança une voix. Je ne savais pas que votre mère se trouvait parmi nous !

— Répète un peu ça, pour voir, gronda l'officier sans pour autant s'éloigner de l'abri.

À l'évidence, il préférait goûter aux plaisirs de la chair que d'exercer sur-le-champ des mesures de représailles à l'encontre de son subordonné.

— Allons boire un coup ! proposa l'un des soldats, que cette partie de tir au pigeon avait fini par lasser.

Il se dirigea vers le casernement, bientôt suivi de ses compagnons de jeu.

L'air satisfait, le capitaine Gerhardt se tourna vers la jeune femme qui se trouvait à l'intérieur de la casemate.

— Maintenant, finissons notre petite affaire, sourit-il.

Henderson avait décidé de maîtriser Gerhardt avant qu'il ne s'enferme à l'intérieur du blockhaus. Il avait l'intention de mettre la main au plus vite sur un uniforme allemand, fût-il mal ajusté.

Mais avant d'avoir pu esquisser un geste, une bouteille de vin éclata en mille morceaux sur la tête de l'officier allemand. La fille se tenait dans l'encadrement de la porte, le poing serré sur le goulot du récipient brisé. Hélas, le coup avait à peine ébranlé Gerhardt, qui partit d'un rire tonitruant.

— Tu as mérité une bonne fessée, saleté de Française, gloussa-t-il.

Tandis qu'il traînait sa victime à l'intérieur de l'abri, Henderson bondit sur sa cible et lui porta un violent coup de crosse sur le crâne. La fille lâcha un cri lorsque son agresseur bascula sur le flanc.

— Marc, amène le matériel et ferme la porte derrière toi.

La casemate était faiblement éclairée par une lampe à gaz. Le sol était jonché de vêtements et de bouteilles vides. L'adolescente à demi dénudée, plus petite que Marc, ramassa sa robe. Henderson la saisit par les épaules.

— Tourne-toi vers le mur et ne me regarde pas, l'avertit-il en forçant son accent anglais, ou je devrai te tuer.

Gerhardt gisait inanimé, mais c'était un homme solide, et Henderson redoutait qu'il ne reprenne connaissance. Il sortit une capsule de cyanure d'une poche dissimulée sous sa ceinture.

Il pinça le nez de l'Allemand pour le forcer à ouvrir la bouche, plaça le poison mortel entre ses molaires et referma solidement ses mâchoires.

Quelques instants plus tard, le corps de Gerhardt fut secoué de convulsions. Henderson se redressa puis recula de deux pas. La fille jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

— Tu tiens *vraiment* à mourir jeune, ma petite ?

Marc déposa le sac à dos dans le blockhaus, tira la lourde porte et fit glisser le verrou.

— Pas un mot, ordonna Henderson avant d'introduire deux doigts au fond de la gorge de Gerhardt.

Comme il l'avait prévu, les fonctions réflexes de sa victime étaient encore actives. Un jet de liquide rougeâtre jaillit de sa bouche puis se répandit sur le sol. Henderson bloqua sa respiration et retourna Gerhardt sur le ventre en prenant soin de placer sa joue dans la flaque fétide. Ainsi, chacun penserait qu'il était tombé dans un coma éthylique et avait inhalé ses propres vomissures. Dans ces conditions, il était peu probable qu'une autopsie soit ordonnée.

— Rassemble ses affaires, lança Henderson à l'adresse de Marc. Ne prends que sa veste. Il ne faut pas que ses collègues pensent qu'il a été détroussé.

— Il est mort ? demanda la fille.

— Plutôt, oui.

Il se posta dans son dos et souffla délibérément sur ses épaules nues. C'était une manœuvre d'intimidation visant à la rendre aussi coopérative que possible. Elle bascula la tête en arrière et lâcha un sanglot.

— Je vais te poser quelques questions, dit Henderson en forçant plus que jamais sur son accent. Commençons par la plus simple. Comment t'appelles-tu ?

— Delphine.

— C'est charmant. Où nous trouvons-nous, Delphine ?

— Mais... comment pouvez-vous l'ignorer ?

Henderson lui planta un doigt entre les omoplates.

— C'est *moi* qui pose les questions. Toi, tu te contentes de répondre, sans faire de commentaires.

— Nous sommes à l'entrée de Larmor-Plage, répondit Delphine.

Puis elle ajouta, avec une pointe de sarcasme :

— Ça vous dit quelque chose ?

Marc consulta les papiers d'identité du mort à la lumière de la lampe : *Kapitän Maximillian Gerhardt, Kriegsmarine*¹, *section des sous-marins, certification obtenue en 1932*. Dans son portefeuille, il découvrit deux photos : une femme endimanchée et un enfant assis en tailleur à côté d'un molosse ; Gerhardt en compagnie de quarante-huit hommes rassemblés sur le pont d'un U-Boot portant l'inscription U27.

Marc sourit. Même s'ils étaient pris et exécutés, ils auraient au moins liquidé le capitaine d'un sous-marin.

Henderson était ravi, lui aussi. Il avait débarqué à moins de deux kilomètres de son objectif initial. Il ne restait plus qu'à l'atteindre sain et sauf.

— Qu'est-ce que c'est que cette baraque ? demanda-t-il. Quelle est sa fonction ?

— C'est la maison de Mme Richard. Elle a quitté la région

1. Nom officiel de la marine allemande sous le régime nazi.

avant l'invasion. Maintenant, elle sert de casernement aux officiers de la marine allemande.

— Et qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Ils ont organisé une fête pour l'anniversaire du Führer.

— C'est aujourd'hui ? s'esclaffa Henderson. Désolé, l'oncle Adolf, j'ai oublié de t'envoyer une carte. Dis-moi, Delphine, ça te plaît de coucher avec les Boches ?

— Ma mère m'interdit de leur rendre visite, mais on mange bien ici, et ils ont toujours été très corrects. Enfin, jusqu'à ce que ce porc m'enferme dans cet abri pour m'arracher ma robe.

Marc considéra la jeune fille en frottant le sable resté collé à ses vêtements. Ses pieds étaient sales et ses genoux couverts d'égratignures. On l'avait sans doute traînée dans les buissons. Elle n'avait pas menti.

— Tu connais bien la région ? demanda Henderson.

— Oui. Je vis à Lorient, à une heure de marche.

— Est-ce que la zone est délimitée par une clôture ?

— Non, mais il y a un poste de contrôle, sur la route qui longe la côte.

— C'est loin d'ici ?

— À deux ou trois cents mètres.

— Et jusqu'à Lorient, combien de barrages ?

— Sur toutes les routes menant à la ville, autour de la base des sous-marins. Il y a aussi des barrages mobiles, mais pas après le couvre-feu, en général.

— Merci, dit Henderson. C'est bon à savoir.

— Vous êtes anglais ? demanda Delphine. Vous devriez être prudents. Sauf votre respect, votre accent est facilement reconnaissable.

— Mon épouse parlera à ma place.

Par ce mensonge, Henderson souhaitait induire Delphine en erreur et lui faire croire que Marc, qu'elle avait à peine aperçu dans l'obscurité du blockhaus, était une femme.

— Je suis certain que tu es digne de confiance et tu m'es reconnaissante de t'avoir tirée des griffes de ce bouffeur de choucroute, mais tu es venue ici de ton plein gré pour faire la fête avec l'ennemi. Tu pourrais très bien te mettre à hurler dès qu'on aura quitté cet abri. Alors je crois que je n'ai pas d'autre choix que de te faire avaler une petite pilule.

— Par pitié, s'étrangla Delphine, saisie d'épouvante. Je ne veux pas mourir. Laissez-moi vous aider.

Henderson éclata de rire.

— Pas une pilule de poison, mon ange. Tu resteras inconsciente pendant trois ou quatre heures, et tu auras un peu mal à la tête à ton réveil, mais rien de plus. Si les Allemands te posent des questions, tu diras que tu as trop bu et que tu ne te souviens de rien.

CHAPITRE TROIS

Après avoir administré à Delphine un puissant somnifère, les deux espions, à la faveur de l'obscurité, traversèrent la pelouse où étaient éparpillés les officiers de la Kriegsmarine. Affublé de la veste de Gerhardt, Henderson brailla un chant traditionnel bavarois. Marc lança un *Heil Hitler* à l'adresse d'un Oberlieutenant qui se roulait dans un taillis, une bouteille de champagne glissée dans la ceinture de son pantalon.

Désireux de contourner le poste de contrôle de la route principale, ils franchirent un muret, progressèrent dans un champ en jachère avant d'atteindre une voie goudronnée puis, ayant consulté leur boussole, marchèrent droit vers le nord.

L'année précédente, lors d'une opération en France occupée, ils avaient pu constater que les forces de sécurité étaient dispersées, même dans les zones sensibles situées près de la côte. C'était inévitable : les Allemands ayant conquis la moitié de l'Europe, ils n'étaient plus assez nombreux pour contrôler l'ensemble de cet immense territoire.

Mais des millions de civils français avaient fui vers le sud lors de l'invasion hitlérienne. Afin de réduire les risques de troubles, les autorités d'occupation avaient interdit aux réfugiés de regagner les zones côtières.

Ainsi, les champs n'étaient plus entretenus, et les maisons abandonnées avaient souffert de l'hiver. C'était un cauchemar pour les malheureux arrachés à leur foyer et à leur exploitation agricole, mais une bénédiction pour Henderson et Marc, qui

cherchaient un abri où remiser une partie de leur équipement et changer d'apparence. Dès que possible, ils endosseraient les rôles d'un père et d'un fils déshérités à la recherche d'un peu de travail.

Ils traversèrent deux hameaux au pas de course avant de fixer leur choix sur une ferme isolée au poulailler vide et à la cour envahie par la végétation. Ils n'eurent même pas à forcer la serrure de l'habitation. Des pillards s'en étaient chargés avant eux.

Le butin que ces derniers avaient emporté témoignait des sévères restrictions dont souffrait le peuple français. Les bibelots et les chandeliers étaient à leur place, sur le rebord des fenêtres, les couverts et les ustensiles de cuisine suspendus au-dessus du fourneau, mais il ne restait pas une miette de nourriture, pas un morceau de charbon. Tout ce qui pouvait tenir chaud et alimenter un feu avait disparu : rideaux, meubles, portes, draps et couvertures. Il ne restait du vaisselier que des copeaux et des échardes.

— Des maraudeurs affamés et glacés jusqu'à l'os, dit Henderson en tournant le robinet de l'évier.

Un papillon de nuit en jaillit, puis une eau claire s'écoula. Marc dénicha un bout de chandelle. Il la plaça sur une assiette, au centre de la table, puis gratta une allumette.

— Et ton pied ? demanda Henderson.

— Ma cheville est un peu enflée, mais ça ne fait pas très mal.

— Le sel marin est un antiseptique naturel. Quand tu auras nettoyé la plaie, nous appliquerons de la teinture d'iode et nous confectionnerons un bandage. Ensuite, tu pourras te reposer pendant quelques heures.

Marc s'assit sur une chaise et délaça sa chaussure de tennis ensanglantée.

— Comment va-t-on faire, sans le transmetteur ? demanda Marc.

— Nous rejoindrons le *Madeleine* demain soir, comme prévu.

— Mais nous avons perdu le canoë. Et cet imbécile de Farès nous a déposés au mauvais endroit. Comment savoir si le bateau se trouvera au point de rendez-vous ?

— Nous aurons du temps pour y réfléchir. Si nous ne parvenons pas à fuir par la mer, nous devons traverser le pays pour essayer de gagner l'Espagne. Pour le moment, tenons-nous-en au plan initial.



Ils formèrent un lit de paille sur le carrelage de la cuisine puis se glissèrent dans leurs sacs de couchage. Les conditions étaient paradisiaques, en comparaison des deux nuits passées à bord du *Madeleine*, qui n'offrait pour tout confort qu'un pont arrière détrempé et une cabine disposant de couchettes étroites entassées près d'une chaudière produisant une chaleur étouffante et un vacarme infernal. Marc avait erré de l'une à l'autre, sans pouvoir dormir plus de quelques heures.

En dépit de la douleur que lui causait son pied blessé, il trouva rapidement le sommeil. Au matin, en se tournant vers la fenêtre, il découvrit un ciel d'azur.

Henderson avait déjà quitté son sac de couchage.

— Toujours vivant ? sourit ce dernier en franchissant la porte donnant sur la cour, où il venait de nettoyer ses bottes. Je t'ai préparé un petit déjeuner royal.

Marc avait saigné au cours de la nuit. Son bandage avait adhéré à son sac, mais la douleur était tolérable. Sur la table, il trouva une tablette de chocolat et une petite boîte de lait concentré.

— J'ai caché les vivres au grenier, expliqua Henderson. Nous reviendrons y piocher si nécessaire.

— Et si les pillards reviennent ?

— Ils sont bien placés pour savoir qu'il ne reste rien à voler.

Le chocolat était dur comme de la pierre. Marc en réchauffa

une barre entre ses paumes avant de la tremper dans le liquide épais et blanchâtre.

— Mange, dit Henderson, constatant que son protégé se montrait hésitant. C'est peut-être tout ce que tu pourras avaler de la journée. Nous avons de faux tickets de rationnement, mais je ne suis même pas certain que les commerces aient quelque chose à vendre.

— Je n'ai pas beaucoup d'appétit, le matin. Ah, au fait, j'ai examiné les papiers de Delphine, pendant que vous l'interrogez. Sa carte d'identité ressemblait en tout point aux nôtres, mais son permis de circulation à bicyclette et sa carte de tabac étaient d'une couleur différente. Elle possédait aussi un document l'autorisant à franchir les postes de contrôle situés à l'entrée de Lorient.

— Nous aurons sans doute des difficultés à atteindre le centre-ville et à photographier les U-Boot. Mais Mme Mercier connaît bien la région. Il doit bien y avoir un moyen détourné d'atteindre notre objectif.

— Si elle habite toujours à la même adresse, ajouta Marc.

— Que serions-nous sans ton indéfectible optimisme ? sourit Henderson. Allez, commence à t'habiller. Tes tennis tachés de sang risquent de soulever des questions. Tu peux marcher pieds nus ?

— Avant de rejoindre l'Angleterre, j'étais un orphelin sans souliers.

Lorsque Marc se fut vêtu, ils quittèrent la ferme. Henderson portait un sac de toile rempli de vêtements et d'objets sans valeur censés, en cas de contrôle, confirmer son statut de paysan ruiné. Il avait glissé son pistolet à l'arrière de son pantalon et dissimulé son appareil photo miniaturisé sous le revers de son chapeau. Marc était équipé d'un couteau de chasse, ce qui n'avait rien d'étonnant pour un enfant de la campagne.

Le pistolet d'Henderson constituait un risque majeur. En cas de fouille, il lui vaudrait une arrestation immédiate, mais

il préférait demeurer armé tant qu'il n'était pas convaincu de posséder tous les documents et laissez-passer officiels.

Il savait où ils avaient débarqué et tenait un point aussi précis que possible de leurs mouvements depuis qu'ils s'étaient remis en route, mais ils avaient marché longtemps dans l'obscurité la nuit passée, et il n'était pas parvenu à déterminer l'emplacement exact de la ferme. Ils se déplaçaient prudemment, prenant soin d'éviter les artères principales et les postes de contrôle.

Après avoir progressé à travers champs sous le soleil, les deux espions atteignirent Quéven, un village situé au nord-ouest de Lorient, à six kilomètres du centre-ville. Mme Mercier vivait dans une rue bordée de grandes maisons où, avant la débâcle, logeaient des notables de la région.

Henderson et Marc ne se sentaient pas à leur place dans leurs vêtements de velours élimé. Ils remarquèrent de luxueuses automobiles garées dans les allées, et des lignes téléphoniques desservant chaque habitation. C'était mauvais signe, car seuls les Allemands étaient autorisés à jouir de cette commodité.

Tout agent des services secrets approchant d'un bâtiment doit évaluer soigneusement la situation ; effectuer une reconnaissance attentive, sous peine de tomber dans un piège, sans s'attarder aux abords de son objectif, ni rôder dans son périmètre, ni jeter des coups d'œil par-dessus les haies, sous peine d'éveiller les soupçons du voisinage et des passants.

La villa sise au numéro dix-huit était ceinte d'une grille derrière laquelle se dressaient plusieurs palmiers. Le long d'un mur, un homme débitait du bois de chauffage. Au premier regard, Marc et Henderson le prirent pour un domestique, puis ils reconnurent le pantalon gris propre au personnel portuaire de la Kriegsmarine.

Henderson adressa à son coéquipier un hochement de tête signifiant clairement : *continue à marcher comme si de rien*

n'était. Mais l'Allemand les avait repérés. Il leva la tête et s'exprima dans un français hésitant.

— Bonjour messieurs. Je peux vous aider ?

— Je cherche Mme Mercier, répondit Henderson sur un ton détaché. On m'a dit que je pouvais la trouver ici.

— Elle est en haut. Vous voulez lui parler ?

Il avança vers le portail avant de crier :

— Madame ! Il y a des gens pour vous !

— Charles Hortier, dit Henderson lorsque l'homme eut ouvert la grille.

— Monsieur Hortier ! répéta ce dernier.

La femme qui se présenta sur le perron de la maison était immense, en hauteur comme en largeur. Elle semblait avoir peu dormi. Elle portait un négligé turquoise. Son maquillage avait dégouliné sur son visage. À en juger par ses cheveux ras, elle ne sortait jamais sans perruque.

— Je ne connais aucun Hortier, rugit-elle en considérant avec mépris l'homme et le garçon aux pieds nus. Et je n'ai besoin ni de jardinier, ni de laveur de carreaux. Encore moins de mendiants cupides.

Henderson s'attendait à rencontrer quelque résistance, mais le soldat qui observait la scène rendait la situation plus délicate encore.

— Je suis navré, madame, dit Henderson en sortant de sa poche une petite photographie. Puis-je cependant vous laisser ma carte de visite, au cas où vous changeriez d'avis ?

— Si cela vous fait plaisir et me permet de me débarrasser de vous.

Sur le cliché, on pouvait observer trois hommes posant devant Big Ben. Mme Mercier les reconnut au premier coup d'œil. C'était les soldats polonais dont elle avait favorisé la fuite vers l'Angleterre, quelques mois plus tôt.

— Oh, monsieur Hor-tier ! s'exclama-t-elle avant de pointer un doigt accusateur en direction de l'Allemand. Klaus, votre

accent est décidément épouvantable ! J'avais compris *Hautier*. Mais entrez donc, mon cher. Comment allez-vous ? C'est votre fils ? Doux Jésus, comme il a grandi !

Le vestibule était encombré de chauffeuses garnies de coussins, de caniches en porcelaine, de flamants roses empaillés, d'instruments de navigation en laiton, d'une collection de shakers à cocktail et de trophées de chasse. L'estomac retourné par l'odeur de talc, de parfum et d'urine de chat, Marc réprima un haut-le-cœur.

— Pouvons-nous parler sans être inquiétés ? demanda calmement Henderson. D'autres Allemands sont-ils cantonnés dans cette maison ?

Mme Mercier éclata de rire. Elle conduisit ses hôtes jusqu'à un boudoir à la décoration chargée sans quitter des yeux la fenêtre donnant sur le perron.

— Klaus ne vit pas chez moi. J'ai conclu un accord avec un officier de *très* haut rang. Il s'est pris de passion pour l'une de mes meilleures pensionnaires, mais il n'a pas les moyens de s'offrir ses services. Il me fournit de l'aide, pour tondre la pelouse, couper du bois, ce genre de choses... C'est un marché honnête, car il est impossible de trouver du personnel, par les temps qui courent.

— Si je comprends bien, les Allemands n'ont pas fait fermer votre... établissement, madame Mercier ? demanda Henderson, un sourire discret au coin des lèvres.

— Appelez-moi Brigitte... dit-elle en se penchant à la fenêtre du boudoir pour s'assurer que Klaus s'était remis au travail. Vous savez, les uniformes changent, mais les hommes restent, avec leurs petits besoins : alcool bon marché et filles faciles. Lorient a toujours été une cité de marins. Dès que les Français et les Anglais ont fichu le camp, les Allemands les ont remplacés. Je possède des bars et des clubs, en ville. Trois d'entre eux, les plus cosy, sont réservés aux Boches. Les trois autres reçoivent les gens du coin et le personnel de la base de sous-marins.

— Un vrai petit empire, sourit Henderson. Voulez-vous savoir ce que sont devenus vos trois anciens employés ? Solomon a eu la gentillesse de m'adresser une lettre de recommandation, mais j'ai bien peur qu'elle ne soit quelque peu détremnée.

Mais Mme Mercier n'avait d'yeux que pour Marc. Elle lui pinça la joue puis souleva son menton.

— Quel beau garçon vous avez là ! Un visage d'ange, mais quelles larges épaules... Il va en briser des cœurs, dans quelques années !

Marc eut le sentiment extrêmement désagréable de disparaître dans un nuage de poudre parfumée. Henderson avait le plus grand mal à garder son sérieux.

— Et il marche pieds nus, le pauvre chaton ! Nous devons absolument lui trouver une paire de bottes.

— Elles pourraient lui être utiles, en effet, confirma Henderson. Merci beaucoup.

— Alors, comment vont mes trois petits protégés ? demanda Mme Mercier en dépliant la lettre que lui tendait son hôte. Sont-ils tous parvenus à gagner l'Angleterre ?

— La traversée n'a pas été de tout repos, mais ils ne s'en sont pas trop mal tirés, considérant qu'aucun d'eux n'avait jamais navigué. Inutile de préciser que tout ceci n'aurait pas été possible sans votre aide.

Mme Mercier baissa modestement les yeux.

— Je n'y suis pas pour grand-chose. Je me suis contentée de les mettre en contact avec des pêcheurs des environs. Oh, si. Nous les avons cachés quand la Gestapo était à leurs trousses. Des garçons charmants. Je suis heureuse d'apprendre qu'ils sont sains et saufs.

— Pour être franc, nous n'avons pas fait le voyage depuis la Grande-Bretagne pour vous donner de leurs nouvelles, expliqua Henderson. Lorsque nous les avons interrogés, ils nous ont informés que votre amitié pour les Allemands n'était pas que de façade, et que vous disposiez de solides relations à

Lorient. C'est l'une des plus importantes bases de sous-marins en France. Ces machines de mort sont en train d'anéantir nos flottes civile et militaire dans l'Atlantique, et nous devons mettre un terme à leurs agissements.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? demanda Mme Mercier. Il me semble que vous n'êtes pas très nombreux...

— Nous nous trouvons en Bretagne pour une mission de renseignement, expliqua Henderson. Nous avons une journée pour rassembler autant d'informations que possible. Des horaires de bus aux modalités du couvre-feu en passant par le plan de la base, les documents d'identité du personnel, la ligne d'approvisionnement des forces allemandes et les mesures de sécurité. Lorsque nous retournerons en Angleterre, nous analyserons ces informations. Si les conditions sont réunies, nous reviendrons pour procéder à une opération de sabotage à grande échelle. Honnêtement, madame Mercier, vous êtes notre seul contact à cinquante kilomètres à la ronde. Je doute que nous puissions mener à bien notre objectif sans votre assistance, d'autant que nous avons perdu le canoë qui nous a permis de débarquer.

Mme Mercier s'accorda quelques secondes de réflexion. Marc était mort d'inquiétude. Ils avaient passé des mois à planifier cette mission, et Henderson avait mis en jeu la réputation de son unité.

— Ces salopards de Boches ont tué mon père, mon oncle et deux de mes frères pendant la Grande Guerre, annonça Mme Mercier. La simple idée qu'ils se trouvent dans *mon* pays me donne la nausée. Demandez-moi tout ce que vous voulez, monsieur Hortier, et je ferai mon possible pour vous venir en aide.